

AUXILIAIRE de la PRESSE S. A.
BUREAU voor PERSKNIPSELS N. V.

Quai du Commerce, 18 Handelskaai
1000 BRUXELLES 1 1000 BRUSSEL 1
Tél. 17.43.02

Coupages de presse
du monde entier

Knipsels uit de
gehele wereld

Extrait de : **Le Soir**
Geknipt uit : **Bruxelles**

Date :
Datum :

CHRONIQUE DU SEPTIEME ART

Henri d'Ursel,

une vie qui sut être une œuvre

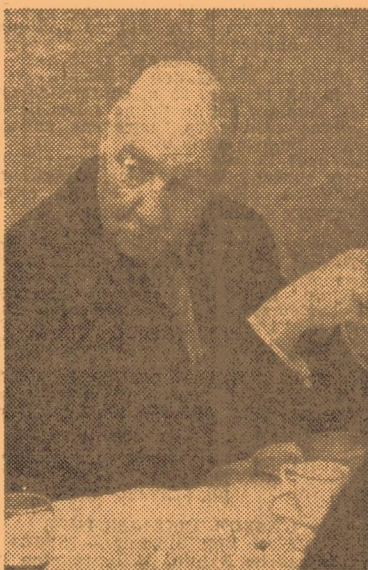
Je regrette que les limites de cette rubrique infléchissent mon propos vers le cinéma. L'œuvre de Henri d'Ursel — qui vient de nous quitter — concerne sans doute en partie le septième art. Mais son talent s'exprimait dans sa personne vivante, dans ses dons qui étaient nombreux, dans le rayonnement chaleureux qui l'entourait. Il est vrai qu'il était duc et comte du Saint Empire. Il souriait volontiers de ceci. Mais après tout, cet homme si simple, au contact si aisé, pouvait, en effet proposer l'image d'un aristocrate. Non peut-être par le hasard de la naissance, mais par les données de sa nature, par la fidélité un peu splénétique à des temps cependant révolus, par sa culture. Un « honnête homme » comme on disait autrefois, un homme noble et généreux. Il pratiquait un permanent dédain de toutes choses, non par vanité, plutôt par orgueil. Sa lucidité ironique s'exerçait d'abord à ses dépens, ensuite envers le monde. Elle n'était jamais méchante. Elle participait de sa désinvolture.

Il écrivait merveilleusement et dans le style du XVIII^e siècle (il fut élu à la Libre Académie de Belgique à cet égard) mais il ne se souciait pas d'être publié. A vrai dire, il se retranchait de notre temps. En quelque sorte, il y était en effet « déplacé ». Son orientation intellectuelle l'inclinait vers l'avant-garde, mais dans le même moment le repoussait vers le passé. Sa foi religieuse se trouvait sans cesse aux prises avec son scepticisme, avec sa militante ironie.

En question dans notre temps, il n'en aimait que le vivant parfum : la poésie et, de préférence, involontaire. Le désuet l'enchantait. L'histoire du cinéma eût pu s'arrêter pour lui à Méliès, à Judex, à Feuillade. Au-delà, ses admirations réelles se comptaient sur les doigts. Il aimait le cinéma du temps du muet, quand la seule forme d'expression était l'image. Il avait parié pour l'horizon ouvert par Artaud, par Man Ray, par Dali et Buñuel, pour le rêve, pour la poésie, pour l'humour.

Avec Georges Hugnet, un écrivain du groupe surréaliste, il réalisa, en 1928 (et sous le nom d'Henri d'Arche) un film *La Perle* inscrit un peu dans le sillage du *Chien Andalou* de Buñuel, mais bien davantage dans *Les Vampires* de

Feuillade. Il s'agissait de souris d'hôtel, gainées de noir, d'une perle et de quelques aventures insolites qui tournaient autour du vol de celle-ci. Ado Kyrou parle à ce propos d'érotisme fulgurant. Hélas, celui-ci de nos jours s'est tellement affadi qu'il ne susciterait, dans nos écoles de filles, que des réactions de mépris. Mais l'œuvre est restée significative d'une époque cinématographique, et elle offre un charme certain. Henri d'Ursel racontait que pour interpréter le groupe de jolies



LE DUC D'URSEL
Spirituuellement rayonnant.

filles prévu par son scénario (toutes revêtues d'un pudique collant noir) il avait fait des offres dorées aux vedettes du corps de ballet du French Cancan de *Tabarin*. Mais celles-ci refusèrent au nom d'une dignité, offensée alors par un film « toquard ».

La Perle était interprétée par Kissa Kouprine, la fille du célèbre écrivain russe, et photographiée par Bujard, un collaborateur d'Abel Gance. Ce fut, concluait récemment Henri d'Ursel, une réalisation de l'enthousiasme et de l'inexpérience.

Le spleen du cinéma va le poursuivre. Avec Louis Camu il va créer en 1937 le *Prix de l'Image* (remar-

quons ici que les compétitions des films expérimentaux, organisées par la cinémathèque, s'inscrivent dans ce sillage). Ce prix entendait couronner une œuvre écrite aussi librement que possible, sans aucune considération matérielle, à la rigueur un film irréalisable selon les normes commerciales, mais qui mettrait en relief l'exercice de l'image en tant que moyen d'expression dominant.

Ce prix eut un retentissement dans les milieux intellectuels. Accordé deux années de suite, il réunit chaque fois 60 candidatures. Et il conviendrait, aujourd'hui d'en ré-examiner quelques envois. Irène Hamoir fut gagnante avec *Fort d'Orto*, Eric de Haulleville, avec *Les Statues de la mer*. Ce poète regretté, imaginait dans son projet l'intervention du relief, de la couleur (mais accidentellement, et au pochoir) et même des odeurs que l'on répandrait dans les salles de projection, selon l'atmosphère du chapitre traité !..

Au lendemain de la guerre, Henri d'Ursel, avec ses amis, avec le bouillonnant Luc Haesaerts, créa le « Séminaire des Arts », dont il présida la section cinématographique. Il présenta devant des assistances de 1.500 spectateurs, une suite d'œuvres remarquables. Il s'y fit une réputation de « farfelu ». Fréquemment, par exemple, il déconseillait la vision du film et ceci après une démarche chapelinesque. Son apparition, chaque fois, suscitait l'enthousiasme.

Il devint président de la Cinémathèque. Il fut aussi professeur d'histoire du Cinéma à « L'Ecole de la Cambre ». En même temps militant toujours prestigieux, toujours effacé, toujours efficace de quantités de cercles culturels. Il était l'ami de tous les artistes de talent. Il collabora à des œuvres de Henri Storck (« La Fiancée du Buste ») de Charles Dekeukeleire (« Le Mauvais Œil »), de René Micha (« Paul Klee »).

Mais il faut le répéter, sa personnalité importait davantage que les actes précis qu'elle suscitait. Son contact, son commerce, le rayonnement qui s'attachait à sa personne, constituaient les outils d'une création réelle, imparfaitement matérialisée mais toujours perceptible.

André THIRIFAYS.

Le Soir 1974